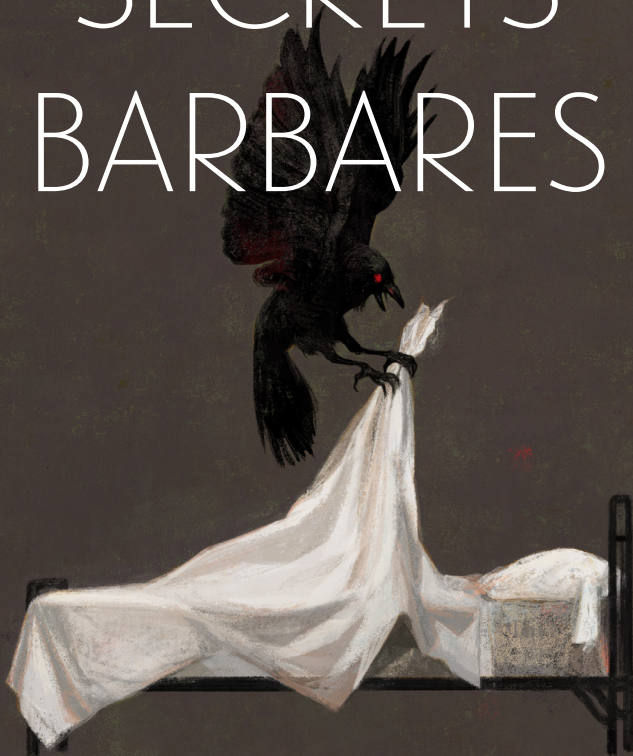


Rodney Hall

SECRETS BARBARES



éditions de
L'ARBRE VENGEUR

Rodney Hall

Secrets barbares

Traduit de l'anglais (australien) par Françoise Cartano
Avant-propos inédit de l'auteur

Ce roman commence par l'aveu d'un triple meurtre commis soixante ans plus tôt au cœur de l'Australie la plus fruste : sur son lit de mort, un vieillard s'accuse de la mort de trois des dix enfants Murphy, et c'est comme s'il voulait emporter avec lui outre-tombe la gloire de ce forfait monstrueux. Mais l'un des derniers survivants de la fratrie refuse à ce drame qui a détruit sa famille un épilogue aussi banal. Seul de cette lignée de paysans rudes et taiseux à avoir étudié, voyagé et connu le monde, il possède les mots, la mémoire et surtout l'orgueil nécessaires pour comprendre et reconstituer enfin comment, un soir de Noël 1898, la barbarie la plus archaïque a pu bouleverser l'ordre d'un monde figé par la peur.

La vérité, avec ses failles et ses troubles, va se faire jour au fur et à mesure qu'il réincarne les protagonistes, se tenant à côté des derniers survivants que ces crimes anciens semblent maintenir en vie : car tous savent que l'un d'entre eux a du sang sur les mains.

Composé en trois semaines par un auteur en transe, *Secrets barbares* est de ces romans puissants et sauvages qui captivent et ébranlent leurs lecteurs tant ils semblent fouiller dans ce que l'humain a de plus caché.

Couverture : Gérard DuBois

www.arbre-vengeur.fr

Rodney HALL

Considéré comme un des plus grands écrivains australiens vivants, **Rodney Hall**, est né le 18 novembre 1935 à Solihull en Angleterre. Il arrive en Australie avec sa famille, après la Seconde Guerre mondiale, alors qu'il n'est encore qu'un enfant. Il fait des études supérieures à l'Université du Queensland. Dès les années 1960, il est critique de littérature et de cinéma. Il décroche aussi de petits rôles comme acteur. De 1967 à 1978, il occupe un poste dans le milieu de l'édition de poésie. Outre la publication de recueils de poèmes dès 1962, il s'intéresse au roman à partir de 1972 et compose des essais et des biographies. Il reçoit le prestigieux prix Miles Franklin à deux reprises : en 1982 pour le roman *In Memoriam (Just Relations)* et, en 1994, pour *L'Épouse (The Grisly Wife)*. Son autobiographie *Popeye Never Told You* est parue en 2010.

Secrets barbares (Captivity captive) a été édité en 1988.

« Magnifique... si bon qu'on voudrait l'avoir écrit soi-même. »

— Salman Rushdie

« Ce roman heurte, provoque, laisse pantois. Un chef-d'œuvre inconnu à découvrir d'urgence. »

— Michel Grisolia, *L'Express*

« Que l'on imagine Faulkner empruntant la plume de Capote pour écrire *De sang froid*, et l'on aura une idée de l'univers singulier de ce roman. »

— Tony Cartano

SECRETS BARBARES

RODNEY HALL

SECRETS BARBARES

Avant-propos inédit de Rodney Hall

Traduit de l'anglais (australien)
par Françoise Cartano

L'ARBRE VENGEUR

Les éditeurs dédient cette édition à la mémoire de Claire Cayron, traductrice fameuse, qui leur fit connaître Rodney Hall qu'elle admirait, et remercient celle qui fut son amie, Françoise Cartano, qui permit au public français de découvrir ce grand auteur australien.

Notre reconnaissance va à Rodney Hall qui a accepté d'écrire une préface pour notre édition.

Première édition : Les Presses de la Renaissance, collection « les romans étrangers » dirigée par Tony Cartano, 1990

Titre original : *Captivity Captive*, publié par Farran, Straus, Giroux, New York. © 1988, Rodney Hall.

© Éditions de l'Arbre vengeur – 2020, pour la présente édition.
arbre-vengeur.fr

NOTE POUR LA NOUVELLE ÉDITION
FRANÇAISE DE *SECRETS BARBARES*

par Rodney HALL

DEPUIS LA PREMIÈRE PARUTION de *Secrets barbares*, on a spéculé sur la proximité de ses références avec un véritable triple meurtre survenu à Gatton, Queensland, en Australie, en décembre 1898. En fait, je n'avais aucune connaissance de cette affaire jusqu'à ce que mon mentor, John Manifold, compose un poème à ce propos (« La Tragédie de Gatton ») dans les années 1950. Celui-ci m'a étonné à l'époque en remarquant que le meurtrier pouvait vraisemblablement être encore en vie. Ce qui trottait en mon esprit n'était pas seulement que le crime n'a jamais été élucidé, mais également que personne ne s'est jamais manifesté avec une explication crédible quant à la manière dont il fut commis.

Quand, en 1987, dans les minutes où je jonglais avec l'idée d'écrire un livre sur un meurtre si singulier, et où je « savais » tout – le roman en intégralité –, je pouvais soupeser sa portée et m'imprégner de son atmosphère. À travers le mystérieux onirisme de l'imagination, le roman est apparu. Ce matin-là j'ai entamé la rédaction, saisi par une fièvre frénétique.

Trois jeunes adultes, frères et sœurs, furent assassinés dans des circonstances qui ont complètement dérouté la police. Leur large famille catholique, communauté fermée dominée par des parents géants, œuvrait au maintien d'une exploitation agricole sur des terres très isolées. Cette métaphore de l'Australie coloniale comme un tout m'a frappé, incluant l'apparition occasionnelle de fugitifs, indigènes marginalisés. Cela devint le cadre du roman.

À ma demande, ma femme a contacté un ami historien qui m'a fourni le nom et l'âge des membres de cette famille. J'étais déjà plongé dans la scène d'ouverture au moment où j'en ai pris connaissance. Ils s'y inscrivaient si parfaitement que je savais ne pas avoir à les travestir. J'ai ensuite eu besoin de quelques détails autour des circonstances qui ont fait ce crime irrésoluble – des notions de temps et d'espaces, plus les noms des principaux suspects. Cela mis à part, je n'ai effectué aucune recherche. En réalité, toute information supplémentaire aurait inhibé mon élan. J'avais besoin de tout concevoir par moi-même, avec mes propres termes, pour que cela tienne ensemble de manière cohérente. Tout le reste est fiction. À ce jour je ne sais toujours rien de l'histoire de la famille ou des victimes du crime, à l'exception de leurs noms et âges.

Depuis lors, certains détracteurs se sont plongés dans les archives de Gatton dans le but de « vérifier » ce qui est raconté dans mon roman. Mais ils se sont lancés dans une véritable chasse aux sorcières. Aujourd'hui, je reste ignorant des faits. Les faits n'importent pas. C'est la fiction qui importe.

J'ai écrit le livre en vingt et un jours, dans un souffle, travaillant seize heures par jour, écrivant dans des carnets à couverture rigide, fidèle à mes habitudes. J'écris sur les pages de droite, laissant vierges les pages de gauche pour d'éventuelles notes et pensées passagères, qui peuvent être intégrées ou non au texte. L'ouvrage m'est apparu comme une offrande, complet et inaltérable. Aucune modification n'était nécessaire, si ce n'est un mot çà et là. Les deux carnets manuscrits, dans lesquels le roman est rédigé dans son intégralité, sont conservés dans la collection de la Bibliothèque nationale d'Australie. Ils sont, mot pour mot, identiques au livre imprimé.

La noirceur centrale – métaphore de l'auto-captivité – surgit de la brutalité des parents despotiques. Cette idée renvoie au temps où j'avais dix-sept ans. Je m'étais alors attardé sur *La Science nouvelle (La Scienza Nuova)* de Giambattista Vico, qui devint la seule œuvre philosophique ayant radicalement façonné mon être en développement. Plus spectaculaire était pour moi la notion cyclique des « Quatre Ères de l'humanité » de Vico : l'Ère des Dieux, à laquelle succède l'Ère des Géants, puis l'Ère des Humains et enfin l'Ère des Bêtes, elle-même suivie par un retour à l'Ère des Dieux, *et cætera*. L'idée des Géants (ou des Héros) ouvrant la voie aux humains et l'idée des Bêtes devenant des Dieux (en considérant les Égyptiens) ont modelé mon esprit juvénile et bâti mes idéaux.

Trente-cinq ans plus tard lorsque je me suis mis à écrire – imaginant l'univers de cette famille australienne d'origine

irlandaise –, j'ai fait de ces concepts ma ligne directrice. Ils précèdent Sigmund Freud et la psychologie moderne de deux cents ans, mis à part le genre un peu délicat du roman gothique. J'ai créé les parents comme, littéralement, les Géants de la théorie de Vico, dont les propres enfants, simples humains, devaient apprendre à se civiliser... même si cette révolution de la civilisation devait passer par un sacrifice sanglant.

Et ainsi, les *Secrets barbares* ont pris vie.

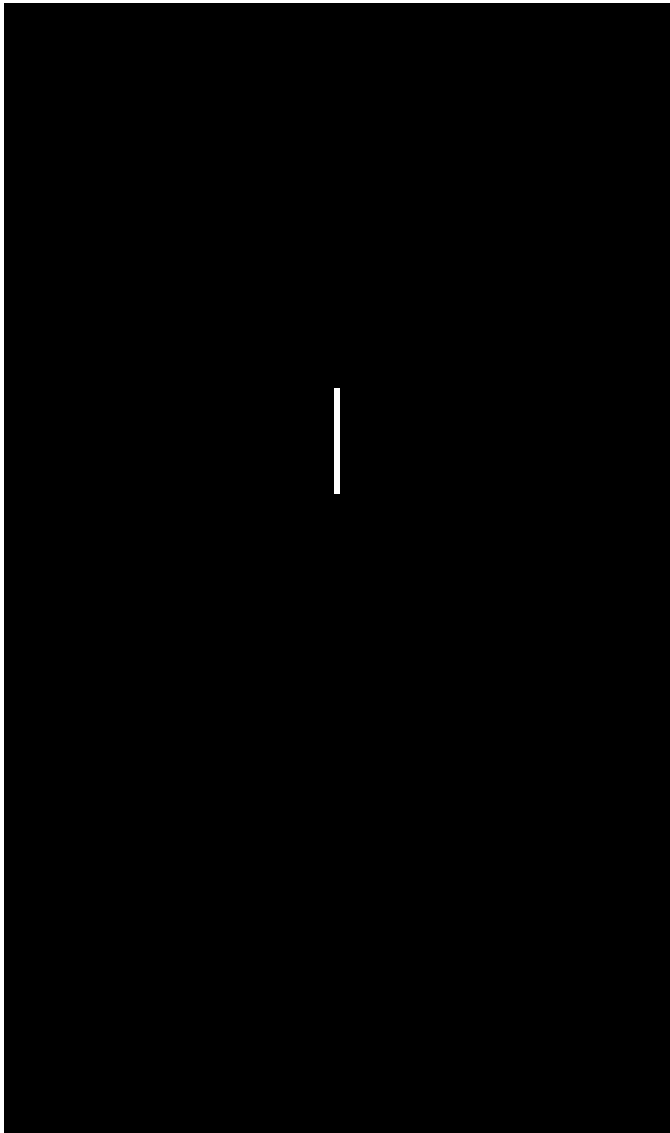
Rodney HALL
Melbourne, septembre 2019

SECRETS BARBARES

Pour John Hooker

*Souvent des profanes demandent à des
érudits pourquoi Adam ne commença pas
par se couvrir la bouche, cette partie du
corps qui avait mangé la pomme, plutôt que
les reins.*

William LANGLAND, *Pierre le laboureur*.



IL Y AVAIT DES CORBEAUX dans ses yeux quand il lâcha le morceau tout à trac, confessant que le meurtrier, c'était lui. On les voyait, ils battaient des ailes là-dedans. Et par moments, le miroitement d'un bec. Vous n'allez rien m'apprendre sur les corbeaux que je ne sache déjà, à quatre-vingts ans. Ni sur lui, d'ailleurs.

Inutile de dire, comme Norah autrefois, que moi, il faut toujours que je laisse courir mon imagination. Vous auriez dû voir le remue-ménage affamé dans son regard, tous ces charognards qui s'acharnaient sur la chair pourrie de cadavres morts depuis longtemps, et souvent oubliés.

Pauvre vieux bougre, l'idiot. Minable, le mot qui convenait pour le définir. Minable, toute sa vie. Je sais ce que je dis, parce que je l'ai connu tout ce temps-là, moins les deux premières années.

Il dit le mot *meurtre* dans un croassement. Mais il y avait de la douceur dans cette raucité, à cause de l'Irlande toujours présente, inquiète de le laisser partir et comptant chacun de ses enfants (y compris moi), obsédée par le nombre. Meurtre. Puis, parce qu'il était sur son lit de mort, ce qui tendait à être assez définitif cette fois, les ailes dans ses yeux

enjôleurs battirent et se replièrent, firent encore mine de s'ouvrir, et se fermèrent pour de bon.

Il semblait en paix ; l'image d'un homme qui vient de confesser le tourment de son âme et ne doute pas de l'absolution éternelle pour prix de ce seul aveu. Mais je savais qu'il écumait de plaisir. Ce qu'il s'était toujours promis de faire, il l'avait fait. Jamais il n'avait cru qu'il trouverait un jour le courage nécessaire. Pourtant il était bien là, couché sur le dos, avec un inspecteur venu pour l'écouter. Eh oui, il avait atteint ce sommet. Attention, ce n'était pas Jim, notre brave gendarme, mais un inspecteur de Sydney descendu pour l'entendre lui, point final.

L'idiot de service avait décroché la timbale et on voyait qu'il avait les sangs retournés par le chagrin de n'avoir pas réussi ce coup plus jeune, quand il aurait pu en profiter pleinement. Mais vu qu'il n'avait personne d'autre à qui s'en prendre, il ferma la bouche, ferma les yeux, et donna tellement bien l'impression d'être heureux et content que, si le pays entier ne l'avait pas connu comme pisse-froid, on n'aurait pu faire grief à un témoin éventuel de le croire ivre. Cette excitation ramena de la couleur sur sa peau. On aurait dit qu'il n'allait peut-être pas mourir, après tout. Un seul mot, *meurtre*, le ramenant à la vie. Je me dis : Nous en irons encore dans des années.

Puis il se remit à parler, le remue-ménage des corbeaux atteignant maintenant sa voix, qui se fit sourde et métallique.

« C'est la fois où j'ai enfoncé le crâne du cheval d'un coup de gourdin », dit-il.

Ces mots précis. Qu'il dit devant nous, alors qu'il nous connaissait comme il nous connaissait. Et qu'il savait aussi ce que nous savions sur lui. Croyez-vous ? Mais je ne pense pas qu'il s'était rendu compte que la question de l'inspecteur recouvrait peut-être plusieurs questions, toutes aussi sournoises. Barney était un idiot.

« Pourquoi ? C'est ça que je ne comprends pas. Pourquoi ? fut la question posée par l'inspecteur.

— Pourquoi ? » mugit-il, les yeux toujours fermés, le sang rapide lui donnant une force dont il n'avait plus usage. Il s'affolait. À l'intérieur de sa bouche béante, la langue se renflait et frémissait, grosse limace blanche qui essayait d'escamoter la question.

Même ma mère, qui tournait en rond dans un nuage de l'obscurité qu'elle dégagait, n'aurait pu toucher Barney Barnett à cet instant, pour cause de ressentiment, et pourtant je suis convaincu qu'il trouvait la question *Pourquoi ?* plutôt simple, le problème étant qu'il ne s'était jamais attendu à devoir répondre à des questions. Il avait prévu de dire tout ce qui devait être dit. Il finit par faire passer l'obstacle à la limace blanche et grommela : « On est en 1956, vous avez oublié ? » Puis, selon ce que je compris, son esprit grenu et borné s'avisait que s'il désirait mourir célèbre, il allait devoir se battre pour cela. Il rassembla de l'énergie au cours de ces minutes en creux et parla sous le coup d'une faim exaspérée, les paupières toujours baissées de sorte que personne ne pouvait voir au-dedans, là où s'activaient les charognards. « Je ne parle pas d'une foutue carne, je parle de lui. De lui et de ses sœurs ! »

Le drap de lit avait un revers bordé d'un peu de dentelle, à tout coup l'œuvre de sa grand-mère, que ses travaux d'aiguille avaient promue au rang d'autochtone. Comme un bébé, il avait passé son doigt dans le trou d'une couture défaite.

Barney avait honte de sa grand-mère et de son grand-père, précision que je devrais peut-être donner, vu qu'ils étaient tous les deux anglais; c'étaient ses grands-parents paternels et il jurait qu'il était le fils de sa mère. Ce qui était bien vrai. Elle lui avait donné le jour en Irlande, la patrie chère à son cœur, dont jamais il ne se détacha. Dans cette façon de se vanter d'être irlandais, il existait une certaine sympathie entre mon frère Michael et lui, c'est indéniable. Mais Barney donnait volontiers dans le larmoiement du genre *ne-me-troublez-pas-pendant-que-je-me-concentresinon-je-risque-de-tout-rater*, tandis que Michael fonçait avec une bonne humeur enfantine et réussissait tout en comprenant tout de travers. Michael, qui était justement une des victimes qu'il prétendait avoir tuées, cinquante-huit ans avant de se pendre par le petit doigt à un trou du drap de sa grand-mère anglaise.

Chez nous, on se souciait peu de parler comme des Irlandais, pas même le Père ou la Mère. On était australiens, avec un sain mépris pour toutes les superstitions apportées du vieux pays. À moins que vous ne mettiez l'Église dans le lot. Nous allions à la messe, tous sauf Ellen, la plus jeune des victimes du meurtre.

Il y avait un prêtre avec nous au chevet du mourant. C'était le genre à murmurer constamment à l'intention de

l'inspecteur de police : Vous ne croyez pas qu'il est fatigué ? Vous ne croyez pas que je devrais prendre le relais maintenant ? Vous ne croyez pas que les derniers sacrements vont lui remettre les idées en place ? Il faudrait laisser le pauvre homme se tourner vers Dieu avant qu'il soit trop tard, non ?

Le vieux prêtre, le père Gwilym, n'aurait jamais fait si piètre figure. Lui aurait dominé la situation, vêtu de son étole violette, trouvant à redire au crucifix et aux cierges déjà mis en place par le maître de céans, et maniant de temps à autre le goupillon pour asperger de l'eau bénite.

Ce nouveau eut la main qui trembla pour apposer les saintes huiles sur les narines de Barney. Avait-il une telle appréhension du mortel contact ? Le gras du doigt toucha ensuite les yeux, les lèvres enflées et les oreilles que le péché d'orgueil rendait brûlants. Les paroles d'absolution lui échappèrent d'une voix à peine plus audible que pour une excuse, la même qu'il trouva pour dire merci quand lui fut tendu un demi-citron sec pour se nettoyer les bouts de doigts, avant d'accepter la serviette pliée en son honneur. Il recula d'un pas et poussa un soupir silencieux.

Sacrée époque que la nôtre. Je regardai les autres et ils me regardèrent. Pauvre Barney, disaient nos regards sans que nous ne fassions rien pour le dissimuler, cet idiot se croit assez malin pour avoir concocté un crime tellement célèbre qu'il figure dans les encyclopédies. Sournois jusqu'en ces circonstances, il laissa ses yeux à découvert l'espace d'un bref instant, incapable de résister à l'envie de vérifier qu'il

nous avait possédés. Il y eut un mouvement d'ailes noires là-dedans. Trouvant l'effort trop éprouvant, peut-être, son regard sombra pour se mettre à errer entre l'une et l'autre de ses mains qui rampaient sur sa poitrine telles des créatures aveugles.

L'inspecteur de Sydney dévia sur nous une question non formulée, mais n'obtint pas satisfaction et s'adressa donc de nouveau au mourant, contrôlant poliment toute manifestation de l'irritation qui l'avait gagné.

« Écoutez, M. Barnett, il faut que vous me disiez quelque chose que nous ne sachions pas déjà. Vous allez absolument devoir me fournir un élément nouveau, une chose que seul l'assassin pouvait savoir. Je n'ai pas le pouvoir, expliqua-t-il sur un ton presque pathétique, de vous croire sur parole dans une affaire d'une telle importance. »

Des corbeaux éberlués voltigèrent un moment, mais une fois de plus Barney laissa sagement tomber ses paupières. Il n'avait jamais su mener un stratagème à son terme. Pourtant il s'arrangea fort bien pour donner à penser que ses paupières ployaient sous le poids de l'injustice que constituait ce refus d'admettre qu'il savait si oui ou non, il était coupable, lui interdisant de sacrifier sa réputation à l'ultime sanction de la notoriété.

« Si je pouvais croire n'importe qui sur parole, grommela l'inspecteur, où serions-nous ? Je suggère que vous vous reportiez en esprit à la nuit des meurtres. »

En guise de réponse, les mains parasites s'aspirèrent l'une l'autre dans un effort désespéré pour se hisser à la hauteur

des circonstances d'une difficulté qui soudain dépassait toute attente.

« Je n'ai besoin que d'une seule chose, un détail inconnu jusqu'à présent. Cela pourrait suffire à clore le chapitre. Vous avez dû y penser depuis des années. »

Oh le pauvre vieux, bien parti pour mourir avec ses mensonges. Et nous autres, rassemblés à son chevet, pour lui donner un avant-goût de l'enfer. C'étaient nous le problème, aucun doute là-dessus. Nous étions ceux qu'il n'avait pas prévu de voir, nous les survivants, tellement massifs et vides que l'espace entre nous prenait la présence compacte des trois absents assassinés, Norah, Ellen, et Michael.

Notre mère était morte de chagrin faute d'avoir su apprendre à pleurer, comme elle n'avait pas su apprendre à rire du reste. Elle déclencha la mise en œuvre de sa malédiction en cette circonstance, car elle avait prédit que jamais il ne serait permis au meurtrier de mourir sans avoir avoué et encouru la condamnation du monde entier. Elle expira sa longue attente, limpide comme de l'air. Nous l'inspirâmes. Et nous sûmes qu'elle était venue.

Mais la figure centrale qui nous dominait tous et occupait la plus grande part de l'espace vacant, raide et sombre comme le basalte, était celle de notre défunt père, à cheval sur son noir étalon mort. Ses mains, poilues et carrées comme des pattes de lion, croisées l'une sur l'autre tout en serrant les rênes tenues lâches — je sentis mes propres mains placées de même, qui elles ne serraient que le bord de mon feutre de deuil — et l'apprenti cadavre lutta pour